

Dépasser la « boîte fonctionnelle »

Colin H. Davidson

Number 26, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Davidson, C. H. (1985). Dépasser la « boîte fonctionnelle ». *Continuité*, (26), 36–37.

DÉPASSER LA «BOÎTE FONCTIONNELLE»

On regardera les usines que l'on construit aujourd'hui et l'on dira... *Nous avons fait travailler nos aïeux là-dedans!* Et l'Histoire nous jugera.¹

Comment se fait-il que nos usines et nos bureaux provoquent ces cris d'alarme? Qu'en est-il actuellement de la qualité de vie au travail — en usine et au bureau?

Les termes *usine* et *bureau* sont équivoques. Ils évoquent tout d'abord le cadre bâti: l'usine-hangar avec ses verrières sales et ses cheminées fumantes, l'immeuble-bureau avec ses façades scellées et ses postes de travail en enfilade. Ils rappellent aussi des genres distincts d'activité socio-économique: *le travail d'usine* et *le travail de bureau*. Comment alors aborder la question de la qualité de vie au travail?

DE L'USINE AU BUREAU

Posez cette question à un architecte et il vous parlera des volumes et des couleurs, de l'éclairage et de l'environnement sonore. Chez un syndicaliste, cette même question suscitera une réponse d'un tout autre genre: il sera question d'horaires et de salaires, de stress et de sécurité. Quant à l'ergonome, il est trop souvent perçu comme le serviteur du patronat, puisque, tout en prônant une meilleure adaptation du travail à la physiologie du travailleur, il favorise malgré tout des augmentations de la productivité.

Une récente recherche³ portant sur l'industrie de pâtes et

papiers au Québec, tentait d'élucider ces questions afin d'établir la relation réelle entre l'architecture et la qualité de vie au

travail. À cet égard, le travailleur semblait tout désigné pour être «l'instrument de mesure», permettant de démontrer l'existence ou l'absence d'une telle relation.

Évidemment, le travailleur peut donner des indications précieuses sur des critères essentiels: la température et la nature de l'air ambiant, la distribution de la lumière, l'environnement acoustique au poste de travail, etc.

L'histoire de la révolution industrielle et les romans de cette époque citent plusieurs cas où des adultes et des enfants devaient travailler des journées entières dans des conditions déplorables: température de 30°C, humidité relative de 95%, bruits atteignant 90 décibels. Aujourd'hui encore, la production en

usine s'accompagne souvent de températures élevées, de bruits assourdissants et d'une humidité omniprésente. Cependant, les choses ont changé pour le bien du travailleur puisque le contrôle des machines se fait de plus en plus souvent à distance, normalement à l'aide d'ordinateurs qui, eux, imposent la climatisation et la protection contre les vibrations de toutes sortes.

Dans les bureaux, la situation évolue d'une façon différente: l'équipement (machines à écrire, photocopieuses, terminaux, etc.) s'installe au hasard du progrès technique, obligeant l'employé à s'adapter aux nouveaux aléas de l'environnement physique (reflets, éblouissements, émanations diverses, etc.) qui sont autant de sources de stress.

UN MILIEU IMPERSONNEL

Toutefois, cette image de la qualité de vie au travail, image uniquement basée sur des considérations physiologiques, est dangereusement simpliste. Le travailleur est un être pensant et actif, qui cherche à compenser la perte de liberté que représente le 9 à 5 ou le travail posté, par des moyens de réconfort personnels. S'il le peut, il s'entoure de symboles: affiches, cartes postales, photos, décorations florales. Il trouve ainsi des échappatoires qui, tout en étant importantes pour lui, ne dérangent pas le système. Malheureusement, l'usine et le bureau modernes, trop souvent planifiés à l'extrême, rendent plus difficile ce type d'apport personnel.

Que faut-il conclure de ces remarques sur la qualité de vie au travail? Qu'il n'y a pas forcément de corrélation directe entre la qualité d'un design architectural et la qualité de vie au travail. Les mesures physiques sont certes très importantes, mais elles doivent laisser une place à l'expression souvent inattendue de la psychologie du travailleur.

Mais qu'est-ce que cela implique pour l'architecture de l'u-



L'appropriation de l'espace par le travailleur est, ici, encouragée par l'architecture. Bureaux «Central Beheer», Apeldorn, Hollande, arch.: Herman Herzberger. (photo: C. Christiansson)

sine ou du bureau? Qu'il ne suffit pas de tout planifier, de tout rationaliser en se basant uniquement sur l'aspect physique, car l'expérience démontre que des entreprises installées dans de vieux immeubles et même dans des bâtiments hétéroclites avec des recoins et des espaces dits «perdus» permettent, souvent à leur insu, une plus grande satisfaction des besoins psy-



L'usine-boîte: triomphe du fonctionnalisme. (photo: C. Sauvageau, archives du Groupe de recherche IF)

chologiques des travailleurs. Il faut redéfinir l'intervention sur les espaces de travail dans une démarche d'aménagement qui articule différemment le fonctionnel et le social.

Le patrimoine des usines et des bureaux n'est donc pas à rejeter systématiquement au nom de la productivité. Abandonnant le modèle de «boîtes fonctionnelles» comme lieux de travail, pourquoi ne pas construire des usines et des bureaux où la qualité de vie au travail puisse être satisfaisante aussi bien sur le plan physiologique que sur le plan psychologique? ■

1) Vincent Grenier *Regarder le passé et comprendre le présent* dans M. Boisvert, et al., *Conception des espaces industriels et amélioration des conditions de travail*, actes du colloque tenu les 25, 26 et 27 septembre 1980 à Montréal, Université de Montréal, Faculté de l'aménagement, 1982, 175 p.

2) Douglas Ball, *Aménager le bureau, les systèmes de demain* dans C. Davidson, M. Gagné et al., *Le Bureau de demain*, actes du deuxième colloque sur la qualité de vie au travail, tenu les 6, 7 et 8 avril 1983 à Montréal, Université de Montréal, Faculté de l'aménagement, 1984, 171 p.

3) *Aménagements et qualité de vie au travail — le cas de l'industrie des pâtes et papiers au Québec*, rapport d'une recherche effectuée conjointement à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, l'École polytechnique et l'École des hautes études commerciales.

Colin H. Davidson

Professeur titulaire et doyen de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal.

HABITER UN PALAIS

Une enfilade d'étroites demeures, unifiées par une architecture souvent monumentale et donnant sur une rue-jardin, telle est la version des «*terrace houses*» anglaises que l'on retrouve au Québec.



Le premier tiers du XIX^e siècle voit apparaître au Québec un concept architectural tout à fait nouveau: la terrasse. Cette mode, importée d'Angleterre, a bouleversé nos habitudes de consommation en matière de biens immobiliers.

LE MODÈLE ANGLAIS

La terrasse (ou *terrace houses*), qui se définit comme une série de maisons mises en chantier par un seul promoteur, inverse l'ordre d'entrée en jeu des intervenants. En effet, ce n'est pas le propriétaire qui met en branle le processus de construction, mais le promoteur.

Il n'y a pas que la mise en marché qui soit anglaise dans la terrasse: les unités d'habitation,

caractérisées par une occupation verticale, le sont tout autant. En effet, en Angleterre on préférait aligner d'étroites demeures réparties sur plusieurs étages plutôt que de superposer de vastes logements occupant un seul plancher, comme c'était le cas en France. Alors que les Français cherchaient à loger les riches aux étages inférieurs et les pauvres sous les combles, les Anglais favorisaient plutôt une autre forme de ségrégation sociale. C'est ce modèle que nous retiendrons au Québec en réservant à la bourgeoisie certains quartiers, certaines rues.

Les milieux suburbains étaient les plus aptes à recevoir des terrasses: peu denses, ils offraient à la spéculation de grands terrains où il était facile

La terrasse Stadacona, sur la Grande-Allée à Québec, s'inspire du courant traditionnel du néo-classicisme britannique. «Chaque résident avait alors l'impression d'habiter un palais...» (photo: B. Ostiguy)

de planifier des séries de maisons de même facture. Par contre, le centre des villes ne présentait pas cet avantage, les lots vacants se faisant rares. Malgré l'intégration de quelques terrasses, à partir des années 1820¹, les quartiers les plus anciens se distinguent surtout par l'initiative individuelle, qui a créé un paysage architectural très varié. À Québec, c'est sur la Grande-Allée qu'apparaît la première terrasse suburbaine. Il s'agit de la terrasse Clapham

(suite à la page 38)